

# Sermadiras, Émilie. Croire et souffrir : religion et pathologie dans le roman de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle

Hope Christiansen

Numéro 122, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1101629ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1101629ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Christiansen, H. (2022). Compte rendu de [Sermadiras, Émilie. Croire et souffrir : religion et pathologie dans le roman de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle]. *Dalhousie French Studies*, (122), 128–129. <https://doi.org/10.7202/1101629ar>

parallélisme final entre le contexte de la pièce et celui des États-Unis actuels, en citant l'auteur Africain-Américain James Baldwin – targue d'un optimisme quelque peu excessif.

Quoi qu'il en soit, il reste difficile de se limiter purement et simplement, dans une telle pièce et face à une histoire aussi riche en personnages ambivalents, aux éléments d'opposition nets et francs que l'on a coutume de nos jours de vouloir retrouver posthument dans certaines créations du passé, pour en faire les précurseurs de sensibilités contemporaines. Le manichéisme mélodramatique, par ailleurs indéniable, est nuancé par des représentations complexes qui se prêtent mal aux simplifications idéologiques. Ce qui fait justement de cette histoire de Dumas, habilement adaptée par Garand, une lecture qui demeure encore intrigante de nos jours.

L'édition est agrémentée – en plus de la belle introduction – d'une bibliographie sélective abondante, offrant des « sources d'époque ayant trait à l'île Maurice, sa région ou la question de race », ainsi que de deux annexes, l'une présentant la réception critique de la pièce, l'autre offrant nombre de précisions sur l'histoire et la paternité du drame. Il s'agit, comme on le voit, d'un beau travail et d'une charmante redécouverte, qui intéresseront tout autant les dix-neuviémistes passionnés que les lecteurs curieux de l'histoire du rapport entre les races, sujet actuel s'il en est.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Sermadiras, Émilie. *Croire et souffrir: religion et pathologie dans le roman de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle*. Paris: Classiques Garnier, 2021. 499 p.

Building on the work of scholars such as Jean-Louis Cabanès (*Le Corps et la maladie dans les récits réalistes [1856-1893]*, 1991) and Bertrand Marquer (*Les Romans de la Salpêtrière. Réception d'une scénographie clinique: Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle*, 2008), Sermadiras sets out to explore the dynamic between the *psychique* and the *somatique* in a slate of works from the second half of the nineteenth century, though the majority were published within the narrower time frame of 1860–1890. To say that her corpus is extensive would be an understatement: there is detailed treatment of Barbey d'Aurevilly's *Un prêtre marié* (1869); Émile Baumann's *L'Immolé* (1908); Léon Bloy's *Le Désespéré* (1887); Alphonse Daudet's *L'Évangéliste* (1883); Gustave Flaubert's "Un cœur simple" (1877); Edmond et Jules Goncourt's *Sœur Philomène* (1861) and *Madame Gervaisais* (1869); Léon Hennique's *Élisabeth Couronneau* (1879); Joris-Karl Huysmans's *Sainte-Lydwine de Schiedam* (1901; the only non-fictional piece under scrutiny); Camille Lemonnier's *L'Hystérique* (1885); Octave Mirbeau's *L'Abbé Jules* (1888); and Émile Zola's *La Conquête de Plassans* (1874), *La Faute de l'abbé Mouret* (1875), *Le Rêve* (1888), and *Lourdes* (1894); with commentary along the way on no fewer than thirty-eight other primary texts, some additional ones by the aforementioned writers and others by the likes of Honoré de Balzac, Champfleury, Jules Claretie, Victor Hugo, Guy de Maupassant, and Eugène Sue. Sermadiras's overarching goal is to bring together "autour d'une unité thématique – le spectacle d'un croyant malade – des œuvres qui relèvent d'esthétiques et d'idéologies dissemblables, voire opposées" (13), that is, works by realist/naturalist writers (Zola, les Goncourt, etc.) and *les auteurs du renouveau catholique* (Barbey, Huysmans, etc.). More broadly, Sermadiras seeks to challenge the practice of keeping literary, scientific, and religious discourses in separate categories without exploring their close interdependency (455).

Sermadiras begins by providing an overview of pertinent religious, medical, and historical documents to establish a context for her analyses. The nineteenth century in France saw a resurgence of *le merveilleux* (Marian apparitions, miracle healings, *stigmatisées* in a state of ecstasy), with the body of the believer at the center of a debate

between writers determined to find a scientific explanation for seemingly inexplicable phenomena and those who insisted upon their divine origin (71). For the naturalists, physiological and psychosomatic symptoms derived from “l’action malsaine des dogmes et de la spiritualité chrétienne, qui engendre perversions et detraquements” (450), whereas for the Catholic novelists, pain and illness not only affirmed the presence of God but offered “des voies d’élévation privilégiées vers le divin” (20). However at odds these two groups may have been (at one point Sermadiras deems their differences “irréconciliables” [451]), they availed themselves of “un même imaginaire du corps et de la maladie” (451). Not surprisingly, the body in question is usually female. If the naturalist writers considered woman (think Angélique Rougon, Bernadette Soubirous) to be “plus sujette à la foi parce qu’elle reste rivée à son corps, alors même qu’elle croit s’en échapper” (452), the Catholic ones believed that her bodily suffering gave her a decided edge when it came to accessing God. Sermadiras’s discussion of woman-related issues such as the physiology of *la dévote* is one of the book’s highlights, as is her commentary on myriad other topics: hysteria; forms of penitence (chastity, flagellation, hair shirts, etc.); the use of photography to prove miracle cures and to classify psychiatric illnesses; the notion of God as lover, and the rivalries between medical personnel and *les sœurs de charité*, between priest and doctor. Also of note is Sermadiras’s take on Sainte-Lydwine whom she considers the archetype at once of the naturalist body – “dégoûtante, débordant d’humeur et de matières ignobles – and the mystical one (452). Making appearances throughout the study is a cast of characters including alienists Étienne Esquirol and Philippe Pinel, Louise Lateau (who, after receiving stigmata while contemplating the Passion of Christ, became the object of a medical study), and l’abbé Joseph-Antoine Boullan (whose “longue aventure mystico-magique” left him subject to accusations of satanism and whose “recettes personnelles d’exorcisme” featured “urine mélangée” and poultices made of fecal matter [38]).

Readers expecting a straightforward treatment *en bloc* of each individual primary text may be disappointed. Sermadiras instead dips repeatedly into her corpus over the course of the study, giving the impression at times of “circling around” a work. In fact, it is not always clear what exactly the organising principle is, as is evidenced by the vague titles for its three main sections (“Vie physique et spirituelle,” “Le Christianisme ou la religion de la souffrance,” and “L’Extraordinaire corporel, entre spectacle et expertise”). Sermadiras’s somewhat dry presentation style is offset by her obvious mastery of this subject and her painstaking documentation (to which a full twenty-nine pages of bibliography testify). *Croire et souffrir* is a must-have for *dix-neuviémistes* specializing in the novel of the second half of the century and especially those interested in the interplay between *le champ médical* and *le champ religieux* at this pivotal period in French literary and cultural history.

Hope Christiansen

University of Arkansas

\*\*\*

Du Camp, Maxime. *Les Académiciens de mon temps*. Édition établie par Thomas Loué. Montrouge : Éditions du bourg, 2021. 646 p.

Le roi perse Cyrus, dit le Grand, pouvait compter sur une garde personnelle comptant dix-mille hommes. On les appelait « les immortels », car du moment que l’un d’entre eux venait à mourir il était immédiatement remplacé par un autre. La langue et la littérature française disposent semblablement d’une garde rapprochée de quarante hommes (et maintenant aussi femmes) dont l’immortalité est garantie par le même subterfuge. Mais dans ce cas particulier, on estime, ou on fait semblant d’estimer, qu’elle est aussi une affaire de mérite personnel et que c’est celui-ci qui garantit à ses membres l’immortalité dans la mémoire des hommes, ou du moins dans celle de la nation.